Mouvances Francophones

Volume 5, Issue-numéro 1 2020

Repentirs, Reprises, Remords, Ecarts

Dir. Servanne Woodward

22 poèmes

Ahcène Mariche
acenemariche20@gmail.com

DOI: 10.5206/mf.v5i1.10689

22 poèmes



01- L'argent

Nous savons que l'argent est un moyen
Et une nécessité pour tout individu.
Sa valeur est appréciée par le mesquin
Ou bien même les bourgeois reconnus
Quand aux richards je les plains
Il les déroute, et sont toujours à l'affût.

L'argent fait perdre le bon sens
Pour les riches des derniers temps.
Il les pousse, à vrai dire, à la démence,
Fonçant tel un sanglier menaçant.
Dans les airs, ils voudraient qu'ils s'élancent
Ou s'accrochent carrément au vent.

Acheter un lit, on le sait chose simple,
Il ne peut, hélas, garantir l'endormissement.
Même s'il procure une nourriture indispensable,
Tu ne lui trouveras aucun goût cependant.
Pare-toi d'or et d'argent si tu es capable
Mais sache que la beauté ne se vend.

Tu t'achèteras des connaissances
Mais au grand jamais d'amitié.
L'argent te bâtira une forteresse de convenance,
Mais la mort ne pourra t'épargner.
Tu pourras choisir ta tombe à l'avance
Mais au ciel tu ne pourras l'assurer.

Tu te permettras tout désir de valeur
Et tes espérances seront comblées.
Mais tu ne verras plus le bonheur,
Héritage exclusif des déshérités.
Même une armada de guerriers prometteurs
Ne pourra plus jamais te sauver.

Tout remède sera à ta portée,
Sauf bien sûr la vigueur !
La médication te sera d'un abord aisé
Exceptée la paix qu'on ne trouve chez les vendeurs.
La vie t'a gâté de plaisirs et de fierté
Mais au fond, tu débordes de peine et de douleur.

Tu achèteras tout ce que tu désires
Etant donné que tu as plein de sous.
Tout ce que tu arrives à découvrir
Et ce qui te séduit surtout.
Cela ne pourrait t'empêcher de mourir,
Qu'attends-tu d'un simple bambou ?

L'argent procure tant de choses
A l'essentiel il ne pourra accéder !
Ce n'est que les coquilles qu'il entrepose
Une fois de leurs contenances elles sont vidées.
Une fois l'effet justifié par la cause,
S'éclaircit alors la trahison avérée !

A présent, vas-y mettre un prix
Au bonheur, à la joie et à la santé.
Autrement dit, la paix, les amis,
L'amour, la multitude d'héritiers
La vertu et la longue vie…
Tes milliards ne sont qu'un fardeau malaisé
Qui ne t'ont assuré aucune garantie.

02- La santé et ses limites

La santé atteint ses limites
La maladie en profite
Pour aggraver les dégâts.
Faisant du corps son gîte,
Le détruit et l'irrite,
Combien de plaies elle prévoit !

Le mal, qui, dans le corps, progresse,
Propage ses racines et prospère.
Il change de place en vitesse
Et laboure à tort et à travers.
Durant la nuit, il t'oppresse
Et il te fait voir toutes les misères.

Le mal s'enfonce et lacère,
Il est le pire des tourments.
Même son nom est amer,
Il est réputé pour ses inconvénients.
Il te fera courir les artères,
Le corps peine d'exténuation.

Le remède du mal est la médication ;
A cet effet, nombreuses sont nos quêtes.
Nous avons juré d'arrêter sa progression
A l'unanimité pour sa conquête.

Sachant que son rôle est déterminant,
L'heure est proche pour sa défaite.

Si cela s'avère inefficace, il est sauvé ;
Nous allons chercher d'autres artifices.
Nous le prendrons en aparté
Et adviennent ses vilains caprices.
Nous le châtierons à volonté,
C'est là notre vengeance consolatrice.

Parfois, on le voit se dérober,
Rampant, tel un cours d'eau.
Sournoisement, il décide de dévier
Pour détruire ce qui reste à nouveau.
Lui, cet habitué d'horribles faits,
Considérant le mal, un plaisir qu'il faut.

Le mal a été bien franc
Puisqu'il a détruit le corps.
Il n'a épargné ni cœur ni poumons,
Laissant derrière un triste sort.
Vous l'avez deviné, par son émargement,
Il vient de signer pour la mort !

03- Les compagnons de tous bords

Quels individus n'ai-je fréquentés
Dans l'existence comme la mienne ?
Chez chacun d'eux, j'ai récolté
Conflit ardent ou paix certaine.
En conséquence, j'ai remarqué
Que cela vaut bien la peine.

J'ai côtoyé le gardien de troupeaux,
J'ai appris l'art de paquager.
J'ai découvert des procédés nouveaux
Et tout ce qui se rapporte à ce métier.
De ce fait, je suis séduit aussitôt,
Quel charme cette vie semble cacher !

J'ai fréquenté l'érudit
Duquel j'ai appris des notions.
Avide est l'état de l'esprit
Ne demandant que l'instruction.
Mon but sera bientôt franchi,
Alors vous verrez mon ascension.

J'ai côtoyé des artistes et des poètes,
Je me suis mêlé à leur vie.
Ils mènent une existence qui s'entête
Mais pleine de charme à mon avis.
Rares ceux qui les interprètent,
Dans leur sillage, je me suis introduit.

Je me suis secoué de plus belle
Et j'ai rejoint la voie des dévoyés.
Dans le vice, à leur instar, j'excelle,
M'adonnant à toutes sortes de péchés,
Aux côtés de cette bande fraternelle.
En fin de compte, j'ai réussi à me délivrer.

J'étais un authentique rôdeur
Mais aucun engrenage ne m'a retenu.
J'ai vu de toutes les couleurs
Et que n'ai-je pas entendu ?
Il n'y a que l'art, l'enchanteur
Qui m'a séduit et convenu.

J'ai enroulé la bobine des choses de la vie,
La mienne paraît grande et allongée.
J'en ai déroulé une longue partie,
A savoir si vos yeux l'ont remarquée.
A présent, ce sont des poèmes que j'ai mûris
En guise de message, je vous les dédie

04 - Les choses de la vie

Les préoccupations sont nombreuses,
J'en ai sélectionné bon nombre.
J'ai choisi les plus sérieuses
Pour en parler sans encombre,
Elles surgissent d'une façon mystérieuse,
Bien que j'ignore jusqu'à leurs ombres,
Et me pénètrent d'une allure curieuse.

La première faiblesse de l'homme est la crainte,
Elle est la cause de toute visée ratée,
Même si ta volonté, d'une ferveur empreinte,
Voulant à tout prix atteindre le but tracé,
A la fin, tu découvres des intentions restreintes,
La pratique est difficile, la théorie semble aisée.

C'est l'erreur qui semble aisée,
Combien en sont arnaqués,
En dépit de leur malice.
Aucun homme n'a échappé,
Sauf dieu, Dieu bien aimé
Et ceux qui refusent le service.

Le travail est un passe-temps,
Dès qu'on est dedans,
Les instants fuient à vive allure.
On oublie les tracas souvent,
C'est la santé soi-disant,
Même si la paresse ne provoque la mort sûre.

Le fâcheux viatique est la fainéantise,
Comme une ombre, elle nous méprise,
A chaque fois qu'on entame un projet.
En faire un fardeau est une bêtise
Néglige-la, je te précise,
N'aie aucun remords à son sujet

Le bon sens est une vertu magnifique,
Que tous les peuples revendiquent,
Elle se fait rare de nos jours.
Combien de solutions véridiques,
Aucun ne les communique,
Pourtant on les attend depuis toujours.

La jalousie est un vilain sentiment,
De ses excès, on doit être prudent,
Parce qu'elle cause des ravages.
Elle transforme les vivants en mourants,
Elle aveugle les voyants,
La raison des hommes fait naufrage.

Le pardon est un cadeau précieux,
De cette vertu, qui de nous n'en veut,
Par les temps qui courent ?
Il dénoue des cas litigieux,
Assure un monde merveilleux
Et la vie ne sera qu'amour.

Le plus beau jour est celui que nous vivons,
Hélas, il ne dure pas longtemps
S'il pouvait, au moins, s'allonger davantage.
Il nous a procuré tout ce que nous voulons,
La longueur, équivaut à cent ans,
Nous a délivré des malheurs sans gage.

Ce qui vient au-dessus de tout,
C'est bien l'amour fou,
Si tu le vis pleinement.
Tes jours paraîtront doux,
Les belles nuits au rendez-vous,
Ton visage sera rayonnant.

En conclusion, voici les choses de la vie,
Que chacun de nous, selon lui, apprécie,
Quant au mien, j'en viens de faire part.
Que vous y trouviez rejet ou sympathie,
Je les ai exposées avec modestie,
Excusez un peu ma tare.
Si quelqu'un a autre chose, le dit,
Qu'il l'avoue et le clarifie,
Nous l'écouterons à part.

05 - La négligence

Ah ! Si on pouvait considérer
La négligence comme arme en puissance !
Elle est capable d'engendrer
Catastrophes et souffrances.
Elle est là pour dévaster
La société en éternelles vacances.

La négligence est un vilain défaut,
Elle est la cause de bien des ruines.
Elle est pour des hommes un bourreau,
La destruction est sa routine.
Que ce soit blanc ou noir corbeau,
Tout finit dans la ravine.

Autour de toi, jette un regard,
Les exemples ne manquent point.
Parmi ceux qui chutent, la plupart
Négligent les choses de loin.
Toute la mémoire s'efface plus tard
Par la négligence et avec soin.

La négligence est maladive
Elle aveugle, tue et paralyse.
Semblable au feu que le foin avive,
Ceux qui sont atteint le disent.
Ou comme le courant qui arrive,
Et dévaste les frontières et les balises.

Chacun veut s'en défaire
De cette négligence maléfique.
Ensemble, soyons solidaires,
Bannissons ce fait endémique
Qui hante notre imaginaire,
Pour enfin connaître une vie magnifique

Beaucoup seront pénalisés,
Combien connaîtront les prisons.
Leurs jugements seront les plus compliqués
Puisqu'ils sont des malfaisants.
Ils ont tué, détruit ou volé,
Ils sont pires qu'un fusil ou un tranchant.

D'un pied ferme et sans bruit,
Ses pratiques sont grandioses.
Elle rallonge les frontières ou les réduits.
Elle va vite et l'affaire est close.
Tel le noir de minuit,
Au petit jour elle s'impose.

06 - Mon père

Oh ! Toi père, le meilleur des pères,
Je le dis et je le répète.
Il n'a ni semblable, ni paire,
Dans la liste des pères complète.
Il est bon, je le préfère,
Merci Dieu, pour ta bonté parfaite.

Il est doux, connaisseur et savant,
De sa bonne éducation, il m'a forgé.
Il n'est pour personne indifférent,
De la justice, il fait sa primauté,
Il n'a que des amis, point d'opposants
On le sollicite souvent pour sa bonté.

Il s'est instruit à l'école de la vie
Et les préceptes de la religion.
Jeunes et vieux, tous réunis,
L'adorent et le choisissent comme compagnon,
Au point où l'ensemble de ses amis
Voient en lui un exemple vivant.

Son visage est toujours souriant,
Un esprit large et généreux.
Combatif, de ses tâches s'occupant,
Son chemin est droit et rigoureux,
Il demeure la fierté de ses enfants,
Les conseillant d'être vertueux.

Si tous les pères ressemblaient au mien,
Le monde changerait de visage.
Si tous les pères ressemblaient au mien,
Le monde ne serait pas sauvage.
Si tous les pères ressemblaient au mien,
Chacun respectera son entourage.

Quand je regarde autour de moi,
Oh ! Père, je t'aime davantage.
La sainteté que j'admire en toi
Elève en moi, le rang de ton image.
Etre ton fils me procure la joie,
Que Dieu puisse allonger ton âge !

Ma tendresse envers toi est réciproque,
A chaque fois que tu me le fais sentir.
La fierté que je te procure est sans équivoque,
En faire part aux amis est pour toi un plaisir.
Je demande à dieu et je l'invoque
De prolonger notre union dans la joie, à l'avenir.

Mets ton béret avec engouement,
Sois hâbleur et hautain.
Tes espoirs sont réalisés maintenant,
Pour les filles et les garçons ; tu te souviens !
Vers toi, chacun de tes enfants
Est venu rendre hommage, un cadeau à la main.

07 - Le vent, ma monture à moi

Laisse-moi vivre dans le tourment
Qui me trace le cours de ma vie, tu le sais.
Je suis devenu tel un balai qu'on prend,
Oh, combien de rigoles a-t-il nettoyées ?
Ta belle étoile est clairvoyante, cela s'entend ?
Quant à la mienne, elle a les yeux fermés.

Tu as préféré l'éléphant comme monture,
Il t'a conduit tout droit sans virages.
Tu parais rayonnante, belle allure,
Ton chemin est tracé, sans détours, ni barrages
Quant à moi, le mauvais sort est ma nature,
Comme cheval, le vent est mon seul moyen de voyage.

En plein air, les mains dépourvues de brides,
Je ne dispose d'aucun pouvoir pour l'orienter.
Si vers ma voie préférée il me guide,
Sinon, il demeure le maître cavalier.
Parfois, il devient ouragan tyrannicide,
Me fait tourbillonner avant de me laisser tomber.

Ton voyage est agréable,
Dans la paix et la joie tu avances.
Ton but est apercevable,
Tu profites de tes réjouissances.
Et tout ce qui te paraissait improbable.
A présent tu le vis à outrance.
L'ennui est mon bourreau,
La hâte a anéanti tous mes sens.
On m'a installé sur un roseau,
Qui subit le vent sans résistance.
Tantôt vers le bas, tantôt vers le haut,
Il plie à sa convenance.



08- L'énigme

Combien de gens ai-je habillés ?
A combien d'autres j'ai rapiécé ?
Parmi les pauvres et les nantis.
Combien d'épines ai-je enlevées ?
Combien de furoncles ai-je percés ?
A ceux qui traînent des maladies.

Combien de boucles d'oreilles portées grâce à moi
A combien suis-je utile, c'est ainsi qu'on me voit,
Dans la vie de tous, je suis incontestable.
Oh ! Combien de mariées ai-je parées de surcroît,
Ainsi que leurs conjoints que j'ai embellis à leurs choix
Pour paraître devant les gens agréables

Combien de gens ai-je protégés,
Combien en ai-je couvert de près,
D'un habit sur mesure ?
De combien je m'en suis occupé,
Leur assurant des biens en quantité
Mais ils sont ingrats de nature.

J'ai pris conscience une fois trop tard,
Des services que j'ai rendus au départ,
Devenant semblable au laboureur des eaux.
Que voulez-vous ? Je connais l'homme et son hasard,
Autrement, je n'ai aucun profit à part,
Mais j'ai fait ça parce qu'il le faut.

Si tous mes dires vous paraissent étranges,
Ce ne sont que des maximes que j'arrange
Et que j'ai pris du riche terroir.
Toutes ces paroles que je mélange,
Pour parler de moi et de l'aiguille en échange
Qui est resté nue, allez-y voir.

09 - La santé

La santé est une couronne, dit-on,
Qui orne la tête de l'homme bien portant.
Et sa vraie valeur, bien la connaissant,
Que les gens malades depuis longtemps.

Etant en bonne santé,
On prend tout à la légère.
Veillées, nuits blanches à l'étoilée,
Usure et errance amère.
Ivresse et tabacs variés,
La conséquence n'est que misère.

A chaque fois que survient la souffrance,
Le corps est dans tous ses états.
La fièvre provoque une effervescence
Et la chair s'évapore tel un frimas.
Tes os se brisent en abondance,
Quant aux entrailles, ne raconte pas.

Malheur si du lit tu deviens locataire,
Ta pauvre carcasse y sera meurtrie.
Tu sentiras fondre toute ta chair,
Tel Job et ses épreuves en série.
Saisi d'angoisse, tu ne peux rien faire,
Et ton corps sera amoindri.

Si tu venais à être hospitalisé,
Dis-toi que ton état est sérieux.
D'un service à l'autre, tu seras traîné,
Tu vivras dans l'attente du jour odieux.
Ce qui te rongera le plus, est l'anxiété,
Le sort de ton futur sera vraiment curieux.

Des râles, des soupirs et des hurlements
Te seront des bruits quotidiens.
Des odeurs, oh ! Que c'est répugnant !
On dirait des excréments de chiens,
Ordures, médications et vomissements,
Dur de résister, j'en conviens.

Si l'opération te parait inévitable,
Prie et repens-toi au seigneur.
C'est à vrai dire, une mort inexorable,
A moins que pour le glas ce n'est encore l'heure,
Une fois réanimé et que tout est stable,
Tu t'éloigneras de leur manque de rigueur.

Une fois subie cette expérience,
Tu verras le mérite de la santé.
Tes insouciances et tes négligences,
Tu les maudiras à jamais.

Dès que tu prôneras la vigilance,
Ça sera trop tard d'y remédier.

10-CŒUR DE GLACE

Tu m'as dit que ton cœur est de glace ;
La neige a couvert ses creux
Jamais par lui l'amour ne passe,
Il te parait monstrueux.
Ainsi de tes espoirs tu effaces
L'amour qui nous rend si heureux.

Ton pauvre cœur gelé renonce
Devant les embûches et les chutes.
Et devant le noir immense
Les yeux fermés, ton pied bute.
Tu dissimules ta souffrance
Qui t'accable sans que tu ne luttes.

Insensible, tu désespères ;
Ton cœur blasé s'est gelé.
Il est resté ordinaire
Et sourd quand il est appelé.
Il bat, mais est sans repères
Et ne vient guère t'interpeller.

Dans ton sommeil profond tu pénètres ;
Ton cœur dort profondément.
Même s'il bat, tu dois reconnaître
Qu'il n'aime à aucun moment.
Ton corps ainsi que tout ton être
N'éprouvent aucun sentiment.

La vérité est là, aujourd'hui ;
Sans tonnerre, l'éclair a luit.
Jusqu'au cœur il a pénétré.
Comme une lumière qui éblouit
A tout obstacle elle fuit ;
Elle éclaire l'œil frustré.

Le rayon de ton amour me suit
Comme le soleil qui chasse la nuit,
Sa chaleur en moi est rentrée.
Ton cœur est devenu heureux.
On s'est reconnu tous les deux.
Le feu de l'amour nous a sacrés.

Chacun s'est vu dans son rôle
Notre but nous est révélé.
Sans qu'on s'échange des paroles
Nos soupirs nous ont celés.
Libérés de nos geôles,
Notre idéal en est la clé.

De notre état nous sommes heureux
Pour nous le bonheur est permis.
Fini pour nous le rêve affreux
Et pour nos cœurs endormis.
Vivons pleinement à deux
Ce qu'on a vécu à demi.

Profitons de chaque instant ;
Goûtons la saveur du temps ;
Jouissons en chaque endroit.
En tout chemin que nous empruntons
Soyons heureux et contents
En y dansant avec joie.

11-L'ENVIRONNEMENT

La nature qui nous environne
Souffre d'un manque de vigilance.
D'elle ne se soucie personne ;
Elle subit nos négligences.
Des déchets qu'on lui donne
On voit partout la présence.

De leurs mains ils n'épargnent
Aucun lieu, ô mes frères.
Ni la forêt, ni la compagne
Ni les champs ni les rivières.
Et leur destruction gagne
Même le désert et la mer.

Chaque coin est un dépotoir ;
De tout côté sort la fumée.
La beauté n'est plus à voir ;
L'être humain l'a abîmée.
L'été nos maquis sont noirs
Par les incendies allumés

La pollution infecte nos rivières
Que les égouts ont détruites.
Et par de nuisibles matières
Les poissons ont pris la fuite.
Il se trouve que même les pierres
Par le vol leur masse est réduite.

La chasse, jadis notre détente
Faisait du gibier notre lot.
A présent, l'hameçon qui remonte
Ne nous ramène rien de l'eau.
Et si tu es naïf tente
D'avoir d'un piège un oiseau.

Les bosquets qui s'offraient à la sieste,
Le feu les a consumés.
De la verdure rien ne reste ;

Tout est mort ou abîmé.
Le désastre est manifeste ;
Et finira par nous enfermer.

On fait l'hygiène en sa maison
Sans balayer devant sa porte.
Et de nos repas nous faisons
Des gaspillages de toute sorte.
Nature nous savons la raison
De ton chagrin que tu supportes.

Chez nous s'amoncellent les ordures ;
On apprivoise la saleté !
En dedans, nos maisons sont pures,
Dehors, chaque coin est gâté.
Les semeurs de pourriture
Ont chassé la propreté.

J'aime quand le vent se lève ;
Il dévoile tout à nos yeux.
Et quand le tourbillon élève
Les immondices vers les cieux.
Il les rassemble puis achève
Par les semer en tout lieu.

Et la mer quand elle s'agite
Et va remuer ses creux
Dont les débris remontent vite,
On dirait qu'elle se prête au jeu.
Et quand l'agitation la quitte,
Vois tes méfaits de tes yeux.

Les mouches et les moucherons
Nous suivent et nous enveniment.
Les légions de morpions
Dans la pourriture s'agglutinent.
La puanteur infecte les environs
Par les charognes et les vermines.

Qui néglige l'environnement
Sur lui tout le mal retombe.
Amis, si nous l'imitons
C'est que nous creusons nos tombes !
Donnant l'exemple en nettoyant ;
L'initiative nous incombe.

Balayons devant nos portes
Epurons la nature entière
Il faut qu'on aille et qu'on sorte
Nettoyer puits et rivières.
Et parmi les peuples, de la sorte,
Notre nation sera fière.

Le 24-07-2008

12. LE PARI DU SOLEIL ET DU VENT

Entre vent et soleil le pari fut tranché :
Qui des deux pourra arracher
Un burnous des épaules.
Ils traînèrent en paroles,
Chacun dit j'en suis habile
Pour moi c'est chose facile.

D'abords le vent tenta sa chance
En soufflant avec violence.
L'homme s'agrippant au burnous qu'il porte
Risqua que le vent l'emporte
Que de lâcher son vêtement.
Et le vent cessa tout mouvement.

Il a cru que c'est la force qu'il faut
Alors il redoubla l'assaut.
Il échoua dans sa tentative.
Bientôt un tourbillon arrive.
Le fit tourner ; son sens changea.
L'homme dans son burnous se protégea.

Le soleil compris l'affaire :
Telle épreuve ne peut se défaire
Qu'avec raison et douceur.
Le voila qui lâche sa chaleur.
Et l'homme pris de sueur soudain
Jeta le burnous de sa main.

Il le prit et le met de côté
Etant de chaleur irrité
Sans aucune contrainte.
Et le vent gagné par la crainte
Regretta son attitude
Et fut pris d'inquiétude.

Pour qui a compris ma fable
Sa morale est profitable.
La nature donne des connaissances,
Nous apprend par l'expérience.
Le raisonnement est capital
Pour conquérir l'idéal

Le 19-06-2008

13-D'ORTIE, J'AI FAIT MA COUCHETTE

D'ortie, j'ai fait ma couchette
Fuyant ma colère en tempête
Et sans cesse me meurtrit.
Un tas de genets sous ma tête
Et des asperges pour couette
Afin que j'en sois aguerri !

J'ai réuni pour ces moments
Soupirs et rugissements ;
Grommellements et cris ;
Tapotages et hurlements
Bruits et gémissements
Pour que le sommeil me fuit !

J'ai du boire par fortes doses
Marrube, goudron et laurier-rose
Pour me taire comme un muet.
Et puis je me suis offert
La gentiane très amère
Et j'ai dit : « Ce n'est pas assez !»

Du piment rouge en quantité
Et de la gomme d'Assa, j'ai goûté
Pour soulager ma souffrance.
Je l'ai fait boire de toutes choses
Comme un entonnoir qu'on pose ;
Il englouti en permanence.

Pour les épreuves, j'ai fait place
Et j'ai ménagé l'espace
Pour leur combat acharné.
Pour que la paix fasse surface
Combien nous vaut la grâce !
Celles-ci n'ont rien ramené !

14-L'ESPOIR PLAINTIF

J'ai vu la lumière s'éteindre ;
Le noir qui suivit m'en a privé.
Et l'espoir se met à geindre
Par l'amertume, il sera gavé.
C'est fait ; il vient d'atteindre
Ce qu'il haï ; sage, vous savez.

J'ai vu se résigner l'espoir ;
L'espérance en lui, est éteinte.
Sans lui que peut bien vouloir
L'homme que domine la contrainte ?
Stressé et sans rien vouloir ;
Il tombe dans l'angoisse et la crainte.

Le bonheur qui nous attendait,
Patiemment, nous tendait la main.
Finalement par ses mains vidées,
Il devint pauvre le lendemain.
Et les gens qu'il regardait,
Vers lui, a perdu le chemin.

Le parcours de la vie, en vérité,
De tant de dédales, est parsemé.
On les rencontre en tout côté ;
Malheureux l'homme aux yeux fermés.

S'il est privé de santé
Y restera tout désarmé.

La vie est une échelle qu'on arpente ;
En haut les biens sont conservés.
Et tout humain qui n'y monte
Ne pourra rien observer.
Là-bas, les richesses sont abondantes.
Homme, monte pour y arriver !

Le 15-09-2007

15-JE VIS LA OÙ…

Je vis là où
La vie et la mort
Accostent du même bord.

Je vis là où
L'espoir et la déchéance
Se battent en permanence.

Je vis là où
Se renient les frères
Et se livrent la guerre.

Je vis là où
La misère s'épanouit
Et les riches s'ennuient.

Je vis là où
Chacun est chagriné
De ce qu'il a abandonné.

Je vis là où
Ressentiments et colères
S'accompagnent comme frères.

Je vis là où
L'honneur est dissipé
Et tous d'argent préoccupés.

Je vis là où
Le préau a perdu le toit ;
Les clôtures arrachées par endroits.

Je vis là où
Le peuple attend les fruits
Dont la saison a déjà fuit.

Je vis là où
La banane gueule sans se taire
Et d'elle se moque la pomme de terre !

Je vis là où
Le tamis ne laisse rien passer

Et les bras sont tous cassés.

Je vis là où
Tout le monde se ressemble
Comme un troupeau qu'on assemble.

Je vis là où
Nous sommes emportés par le torrent ;
Personne n'est là pour nous sauver.
Nous nous débâtons dans son courant
Mais qui viendra nous le prouver ?

Le 09-06-2005

16-LA DISETTE EN MARCHE

Chez nous la richesse prospère
Mais nous vivons dans la misère !
La vague de la faim nous emporte.
Les grandes pluies ont cessé
Comment le grain pourra-t-il pousser ?
La disette frappe à nos portes.

Comment nous entendre raison,
Nous, peuple au ventre creux ?
Dans les comptes que nous faisons,
Le résultat est désastreux.
Crise et terreur en toute saison
La peur hante les malheureux.

De tes ennuis et tes peurs,
A quoi donner priorité ?
Ils sèment tous le malheur ;
Se tiennent par réciprocité.
Leurs filets emprisonnent ton cœur,
L'issue n'est pas à la portée.

Si parmi eux, l'un t'aide,
L'autre causera ton péril.
Si le courage pour toi cède,
Le destin te sera fertile.
Gare au mal sans remède
Qui se jouera de toi, homme vil !

Le pain nous manque souvent ;
Et nous avons toujours faim !
Chez les autres nous le voyons.
D'espérance nous sommes pleins.
Et de sagesse, nous débordons
Même si notre âme souvent se plaint

17-IL M'ÉCHAPPA UNE PAROLE…

Il m'échappa une parole
Qui m'a semblé sans portée.
Elle charia dans sa chute
Des problèmes et des disputes
Et pour la discorde, elle lutte !

Il m'échappa une parole
Comme le fil qu'on dévide.
Et dans son élan rapide,
Elle s'en va et me devance.
En des moments, elle avance.
En d'autres, recule et renonce.

Il m'échappa une parole
Sans l'avoir bien pensée.
C'est quand le moment est passé
Que j'ai senti sa gravité.
J'en fus déçu et agité
En perdant ma sérénité.

Il m'échappa une parole
Sans que je fasse attention.
Elle apporta la solution
Sans que je le sache moi-même !
Partout, de l'effet qu'elle sème
Elle résout tous les problèmes.

Ses sens changent par alternance,
Diffèrent par ce qu'elle annonce ;
Cela dépend de l'endroit.
Pour savoir ce qu'elle te réserve,
Ecoute-la bien et observe
Et attend ce qu'elle t'envoie.

Le 24-05-2008

18-J'AI CRU…

De silex, j'ai cru mon cœur
Que même une masse ne peut casser.
Même si je lui tiens rancœur
Et que je le tracassais.
Son aspect dur n'est qu'un leurre ;
Il s'effrite s'il est oppressé.

Au silo, je comparais mon cœur ;
Il renferme ce que j'y mets
Ramenant d'ici et d'ailleurs
A des épreuves, je le soumets.
J'ai cru tant en sa largeur ;
Il est si étroit qu'il se fermait !

J'ai cru que mon cœur est un mont ;

D'épreuves, je l'ai exaspéré.
Que pendant tous les mois de l'an,
Par la neige, il est paré,
Et qu'il ne souffre aucunement
Du froid qui l'entourait.

A une outre, je l'ai comparé ;
Rien que de l'air le remplissant.
Qu'il ne lui manque, en réalité
Qu'un instrument à vent.
J'attendais le voir chanter ;
Il s'exprima autrement.

Je l'ai comparé à tant de choses
Avant de bien le connaître.
Des péchés dont il n'est pas la cause,
Je l'ai accusé de les commettre.
Je ne me rends compte que maintenant ;
C'est la vérité que je vois.
De beaucoup de peines, en le chargeant,
Mes épaules en subissent le poids.

Mais mon cœur est ordinaire ;
Il est même très sensible.
Qu'elles soient fades ou amères,
Les peines l'ont prient pour cible.
Il a une patience de fer
En supportant l'impossible.

Si un jour, il libère sa rage,
Il dira : assez! Avec fureur.
La mer sera prise d'un orage
Qui remuera ses profondeurs.
Un vent violent, dans son passage
Soufflera les toits des demeures.

Tous ceux qui gardaient le silence
Viendront le suivre dans ses pas.
Ils crieront leurs souffrances,
Leurs douleurs et leurs combats.
Disant au gens en leur présence :
Assez, n'y ajoutez pas !

Le 01-06-2008

19-LA POÉSIE

La poésie est une douce main
Pour ceux qui veulent la tendresse.
Tu la trouveras dans le besoin
Pleine de force et d'adresse.
C'est aussi une arme de point
Pour ceux qui méritent qu'on les blesse.

La poésie est un sarment
Qui est plein d’aspérités.
Elle aide au redressement
De ceux qui sont écartés.
Ils reconnaissent proches et parents
Qui faisaient leur unité.

La poésie est une école
Par le savoir qu’elle dispense.
Nous savons ce qu’elle enrôle ;
Nous transmettons ses connaissances.
Le bâton a toujours un rôle
Selon les circonstances.

La poésie est un miroir
Où on peut voir son visage.
Si on est loin de l’histoire
On y trouvera sa propre image.
Et on approche sans savoir
Ce qu’elle donne comme apprentissage.

La poésie est un berceau
Où nous avons tant enchanté
Des gens par un bonheur nouveau
Après qu’ils furent tant irrités.
Par les vieux et les jeunes cerveaux,
A présent, elle est usitée

Le 09-11-2003

20-LE VENT

J’écoutais le vent souffler ;
Il voulait raser les chaumières.
Des arbres, il en ébranlait ;
Il déplaçait même les pierres.
L’homme qui ne sait se rappeler,
Sa punition sera sévère.

J’écoutais le bruit du vent ;
J’ai cru qu’il jouait au hautbois.
Tant de mélodies viennent de son chant
Chaque fois qu’on entend sa voix.
Après la terreur, le bercement.
Malheur quand il perd la voie.

J’écoutais le vent chanter
Sans comprendre son langage.
Des histoires qu’il racontait,
Les mots m’échappaient au passage.
Quand sa mélodie vient monter,
Elle nous envoie un message.

Ceux que la vie a formés,
De son message doivent savoir
De quoi vient-il les informer

Et ce qu'il vient prévoir.
Reconnais-le désormais,
Pour nous tous, c'est un savoir.

Le vent souffle pour éteindre
La bougie que nous allumons.
Il vient nous contraindre
A travailler difficilement.
Il aide l'incendie à rejoindre
L'autre rive en nous enfumons.

Malgré le mal qu'il cause
Sa présence est bien utile.
Et bénéfique en certaines choses
L'homme y trouve un savoir fertile.
De ses bienfaits on dispose
Pour nous servir, il est docile.

Le 28-07-2006

21-L'HOMME EST UN BALLON.

L'homme est un ballon qu'on jette
Et les joueurs sont ses peines.
De tout côté elles le projettent
Le font courir et le malmènent.
Pour leurs buts elles s'inquiètent
Et sans cesse, elles l'entraînent.

Présent sur tous les terrains
Aux différents jeux, il se prête.
Ailleurs ou ici, joue de ces mains
De ses pieds ou de sa tête.
Son esprit n'est jamais serein
La partance toujours le guette.

Harassé de coups, de chutes
De dégringolades et morsures.
Sur tous les obstacles, il bute
Et ne voit rien qui le rassure.
Le souffle court, dans ses luttes
Il récolte les égratignures.

Tant qu'il peut tenir debout
De ses forces on cueille les fruits.
Nous l'userons jusqu'au bout
Jusqu'à la fin de sa vie.
Il sera remplacé à coup
Par un homme meilleur que lui.

Le13-12-2003

22-TES YEUX ME CHERCHENT

Que n'ai-je pas vu ?
De quoi ne me suis-je souvenu ?
Que n'ai-je pas enduré ?
Que n'ai-je pas entendu ?
Que n'ai-je pas vécu ?
Que n'ai-je pas rencontré ?

Chez les pauvres et les nantis
J'ai connu abandon et aide.
Je fus aimé et haï
Des belles personnes et des laides.
De ceux qui vivent de mon labeur
Je suis devenu serviteur.

De leurs secrets et de leurs tares
Aucune chose ne m'est cachée.
Rien n'échappe à mon regard
Aux échos j'ai l'oreille penchée.
De tous les biens, ils s'accaparent ;
Je n'ai rien pu leur arracher.

Des rayons que je reflète
J'éblouirais qui je veux.
Que ce soit l'homme au cœur honnête
Ou celui qui n'est qu'envieux.
A la vision qui se projette
Est contraint de fermer les yeux.

Je suis aussi bon que mauvais
Du bien, du mal je suis capable.
Du côté où tu me mets
Mon dessein est réalisable.
Nous devons nous entraider
Car l'union est indispensable.

Ce que tu entends sont mes dires,
Je ne sais si tu me perçois.
Tant de mains ont dû me tenir
Tu me trouves en tant d'endroits.
Tes yeux cherchent à me saisir
Je suis miroir, par moi ils te voient

Le 06-01-2007

Ahcène Mariche

Nb. Ces 22 poèmes en français existent aussi en langue kabyle, anglaise et en arabe et certains en slam en langue kabyle.

Ahcène Mariche a publié dans plusieurs recueils : « North african voices » USA 2005 ; « La Plume d'argent » France 2010 ; « La plume de pourpre » France 2011 ; « Paroles de poètes » France 2012 ; et « Euro-poésie » France 2017. Il est né le 21 février 1967 à Tala Toulmouts dans la commune de Tizi Rached, la région du grand poète si mohand u mhand à l'est de la ville de Tizi Ouzou en grande Kabylie Algérie. Au collège Laïmèche Ali de Tizi Rached, entre 1979 et 1983, ses professeurs découvrirent en lui le germe de l'écriture et son amour pour la culture. Au lycée Abderrahmane El Ilouli qui a vu naître Matoub Lounès, Izri Brahim, Amghid..., son orientation en série science coïncide avec ses premiers poèmes (1984). Il obtient son diplôme de l'Institut technologique de l'Education pour devenir professeur de physique, et en septembre1988, il entame une carrière dans l'enseignement au collège de Tizi Rached.

L'université de Corvalis aux Etats-Unis d'Amérique a publié son poème « Sidi Valentin » dans la célèbre anthologie « TO TOPOS », et le Haut commissariat à l'Amazighité lui a publié six poèmes dans une publication collective intitulée *Tibhirt n yimedyazen* en 2005. Plusieurs de ses poèmes ont été mis en musique et interprétés par des chanteurs Kabyles.

Il a travaillé comme journaliste dans plusieurs journaux en langue française, arabe et berbère. Il animait une émission de poésie hebdomadaire de deux heures à la radio IDURAR à Paris en 2010, et en 2018, il était consultant dans une émission de poésie a la chaine berbère TV4 en Algérie dans l'émission TAMEDYAZT D WAWAL. Aujourd'hui, il anime une émission de poésie hebdomadaire de 52 mn où il invite les poètes kabyles et berbères à la chaine de télé BERBERE TV installée en France.

Il a été acteur de longs métrages, dans les films kabyles WARDIYA N 13, ASARUF, AY NEZRA U MAZAL AD NZER, et il est auteur d'un documentaire, sur le chanteur berbère CHERIF KHEDDAM.